



Conférence du 17 mars 1998

**JACQUES-LOUIS MÉNÉTRA,  
UN COMPAGNON VITRIER  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE**

par Laurent Bastard

Daniel Roche, professeur d'histoire moderne à la Sorbonne et directeur de l'Institut d'Histoire moderne et contemporaine (CNRS), a découvert le « Journal de ma vie », autobiographie de Jacques-Louis Ménétra, Compagnon vitrier du Devoir au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce document exceptionnel a été publié en 1982 aux Éditions Montalba et réédité en 1998 aux Éditions Albin Michel.

Daniel Roche devait initialement présenter ces Mémoires et la personnalité de Jacques-Louis Ménétra mais, empêché pour raisons de santé, il confia la rédaction et la présentation de cette conférence à Laurent Bastard, chargé de Conservation du Musée du Compagnonnage de Tours.



## JACQUES-LOUIS MÉNÉTRA, UN COMPAGNON VITRIER AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Daniel Roche, professeur à l'École Pratique des Hautes Études et Directeur du Centre d'Histoire moderne et contemporaine, a découvert à la fin des années 1970 un manuscrit exceptionnel intitulé « Journal de ma vie », ainsi que d'autres écrits de la main d'un dénommé Jacques Louis Ménétra, dit Parisien le Bienvenu, Compagnon puis maître vitrier, né en 1738, mort en 1812.

Le manuscrit du « Journal » se compose de 331 feuillets, calligraphiés lisiblement mais sans aucune ponctuation. Il est grossièrement relié. Il appartient à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, mais on ne sait pas exactement quand et comment il y est entré. Il est enregistré sous le numéro 678.

À ces mémoires s'ajoutent des poésies amoureuses, des épitaphes familiales, des acrostiches, des chansons de Compagnon, des pièces en vers sur les démêlés de Ménétra avec la jurande des vitriers parisiens, des vers politiques à la gloire du dauphin, fils de Louis XVI, de La Fayette, de Bonaparte, ainsi qu'une quinzaine de poésies érotiques. Il y a également plusieurs pièces en prose consacrées à la Révolution française, d'autres à des questions religieuses et philosophiques.

Le « Journal de ma vie » a été publié en 1982 aux Éditions Montalba, aujourd'hui disparues. Le texte, reproduit *in extenso* et sans correction, a été annoté et commenté par Daniel Roche. Épuisé depuis longtemps, il vient d'être réédité chez Albin Michel, avec une préface de Robert Darnton, un historien américain qui a porté un regard nouveau sur les mentalités et les comportements de l'ancienne France. Il est notamment l'auteur d'un excellent livre publié en 1985 chez

Robert Laffont, intitulé « Le grand massacre des chats, attitudes et croyances dans l'ancienne France ».

Le « Journal de ma vie » a été commencé, nous dit Ménétra, en l'année 1764 et il s'achève en 1802. Il est douteux qu'il ait été écrit sans discontinuer durant 38 ans. Il semble qu'il ait été rédigé par étapes, entre ces deux dates, puis entièrement recopié en 1802.

Le « Journal de ma vie » constitue des mémoires d'un genre particulier. Elles sont le fait d'un homme du peuple, fils d'un petit artisan vitrier de Paris, vitrier lui-même. Ce sont pratiquement les seules que l'on connaisse pour le XVIII<sup>e</sup> siècle et pour cette catégorie sociale.

Qui plus est, ces mémoires sont celles d'un Compagnon du Devoir et comme telles, elles sont rarissimes. Alors que les souvenirs du tour de France se répandront à partir de 1840, sous la plume d'Agricol Perdiguiet, ou sous celle du boulanger Arnaud, du serrurier Moreau, du cordonnier Guillaumou ou du maçon Martin Nadaud, les Mémoires de Ménétra sont les seules d'un compagnon du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Et dans tous les cas, ce manuscrit est une mine de renseignements pour comprendre le monde des métiers sous l'Ancien Régime, car le regard n'est plus ici celui, répressif, de la police, mais celui du compagnon lui-même.

Le texte n'est pas une plate relation autobiographique, un curriculum vitae sans relief. Tout au contraire, il fourmille de détails qui nous renseignent sur le mode de vie des Compagnons sur le tour, leurs attitudes entre eux, leurs relations avec les maîtres, la police, l'Église et la noblesse.

Ménétra sait écrire, son récit est vif, parfois maladroit mais d'un pittoresque inégalé. Vous en jugerez bientôt par vous-mêmes.

### ■ Mais qui était Ménétra ?

Le manuscrit commence ainsi : *Journal de ma vie écrit pour moi en l'an 1764, le tout sans ostentation et sans réflexion, écrire la vérité selon moi, cela doit être ni parler d'armes et de blason, oublier ce qu'étaient ses ancêtres et de ces vains titres n'en décorer son nom. Le ton est donné...* Et Ménétra poursuit : *Je suis né le 13 juillet 1738, natif de cette grande cité. Mon père était de la classe de ceux qu'on nomme artisans ordinairement. Il professait l'état de vitrier.*

Sa mère mourut quand il avait deux ans. Il est alors placé chez une nourrice, qui le soigne mal (le fait est courant à l'époque). Il en est retiré par sa grand-mère, qu'il aimera toujours, pour être placé chez une autre nourrice. Celle-ci lui apprend à mendier. Finalement, la bonne grand-mère l'élève elle-même. À onze ans, son père le reprend et commence à lui apprendre le métier de vitrier.

Son père est, nous dit-il, un homme « vif et très emporté ». Il ne l'aime guère, son fils le lui rend bien. Lui se console en faisant des « polissonneries » avec les jeunes de son âge :

*Quelques jours après c'était un dimanche jouant à la cligne misète [jeu de cache-cache] sur les bords en dehors de l'arche du Pont-neuf un de mes camarades nommé Cadet [venant] courant après moi avec un fouet s'entortillant après ses jambes [il] tomba dans la rivière Je courus moi et plusieurs de mes camarades et (nous) le ramenèrent au bas de la Samaritaine*



*Le lendemain en signe de joie je fis des pétards que nous mettions dans les fentes des pierres Un nommé Cadet Lapierre voulant souffler, la moitié du nez lui fut emportée et tous de dire que c'était moi qui leur faisais toutes ces espiègleries.*

C'est aussi lorsqu'il est adolescent qu'il découvre la sexualité auprès des prostituées de son quartier et qu'il commence une longue carrière de séducteur, de Casanova du faubourg.

Mais les violences paternelles sont insupportables. Il le quitte une première fois.

Il travaille quelque temps chez un maître vitrier, puis revient à Paris. Les disputes avec le père reprennent de plus belle. Il décide, sur un coup de tête, de s'engager dans l'armée. Mais le père intervient, promet de ne plus le battre et fait annuler l'engagement.

En fait, tout recommence comme avant. Ménétra a alors 18 ou 19 ans : il décide de partir sur les routes :

*Enfin malgré ma bonne grand-mère je partis pour faire mon tour de France Elle et un de mes oncles me conduisirent sur la route de Versailles parce qu'il y avait un maître qui y avait besoin d'un Compagnon Je quittai mes parents non sans regret mais je n'avais plus crainte de perdre le clocher de mon village J'arrivai à Versailles et je fus rencontré par un compagnon de mes amis qui travaillait chez le vitrier du Roi Je travaillai avec lui aux environs de trois mois [ou] je l'écrivis à ma bonne grand-mère.*

Il atteint Orléans et y retrouve son ancien maître, qui lui indique une place à Vendôme. Il y fait la connaissance des compagnons. Puis il va à Mondoubleau, revient à Vendôme, puis part pour Tours. Il y est reçu Compagnon vitrier du Devoir sous le nom de Parisien le Bienvenu. Nous sommes en 1757 ou 1758. Ménétra est âgé de 19 ou 20 ans.

Commence alors la période de sa vie qu'il regrettera le plus, le temps de sa jeunesse sur les routes de France, le temps des amitiés fidèles et des amours multiples et passagères. Nous reviendrons plus en détail sur ces 6 années passées sur le trimard.

Retenons pour l'instant que le tour de France de Ménétra le conduisit dans les villes suivantes : Paris, Versailles, Orléans, Vendôme, Tours, Angers, Niort, Poitiers, Saint-Malo, l'Île-d'Yeu, puis à nouveau Niort, Montreuil-Bellay, Nantes, La Rochelle, Rochefort, Bordeaux, Agen, Auch, Toulouse, Bayonne, à nouveau Bordeaux et Agen, l'Isle-Jourdain, Toulouse, Narbonne, Perpignan, Béziers, Montpellier, Nîmes, Marseille, Saint-Maximin et la Sainte-Baume, Beaucaire, Carpentras, Aix, Pont-Saint-Esprit, Montélimar, Valence, Crest, Lyon, Macon, Dijon, Auxerre, Montereau et Paris, sans parler des petites cités où il ne séjourna que quelque temps pour travailler. Ce premier tour s'achève en 1763 mais Parisien reprend la route une année encore, revient dans le midi, à Nîmes, puis remonte à Lyon, Pont-de-Veyle, Bourg-en-Bresse, Genève, Châlon-sur-Saône, Romorantin, Orléans et Paris.

À Paris, il demeure ouvrier salarié durant quelques mois encore, travaillant dans diverses boutiques puis il s'établit à son compte, ayant acheté des lettres de maîtrise, grâce à l'avance de sa grand-mère sur sa part d'héritage.

Il connaît des difficultés constantes avec les maîtres vitriers de la jurande, à cause de son indépendance et de son refus de s'enfermer

dans des pratiques techniques désuètes. Et puis, c'est un maître vitrier de second rang, entré par la petite porte au sein de la corporation, sans faire de chef-d'œuvre. Il a le droit d'exercer son métier mais ne peut être élu juré avant l'âge de 60 ans et il ne participe pas aux délibérations du corps.

En 1771, il rencontre Jean-Jacques Rousseau, qui l'impressionne et qu'il vénère. Plus tard, il fait la connaissance d'Henri Samson, le bourreau de Paris, homme cultivé et distingué, craint et respecté. Quelque peu médecin, le bourreau guérit Ménétra d'une paralysie.

Il se marie avec la fille d'un peigneur de laine, petit ouvrier ou artisan de Picardie, immigrée dans la capitale. Marie-Élisabeth est illettrée, c'est une domestique, donc d'une classe inférieure à la sienne. Deux enfants, une fille, un garçon, naissent dans les années 1767-1770.

Le père de Jacques Louis Ménétra meurt en 1776. Parisien compose alors une épitaphe burlesque :

*Cy gist Jacques Ménétra  
en buvant trépassa  
D'ici en haut est dix sept cent cabarets  
il n'en passera pas un qu'avec regret.*

Lorsque la Révolution éclate, il a 51 ans : « *Je jouissais, écrit-il, et voyais couler mes jours lorsque la Révolution française vint tout à coup réveiller tous les esprits. Et ce mot de liberté si souvent répété fit un effet comme surnaturel et échauffa toutes les têtes* ».

Ménétra fut directement associé aux épisodes révolutionnaires, du côté des Jacobins, mais sans excès. Souvent menacé, il sauva sa tête après la chute de Robespierre.

Écrivant son journal après la Révolution, il déplore les excès d'un mouvement qu'il approuve pourtant :

*Les nobles par leurs vieux parchemins et [de] leurs anciens preux chevaliers dont ils prétendaient tirer leur origine alors que la plus grande partie la tirait soit d'un domestique d'un palefrenier ou d'un cocher ces hommes ne pouvaient s'imaginer qu'un homme qui n'était point de cette classe n'était fait que pour servir leurs caprices Et [ils] ne pensaient pas que l'Éternel lorsqu'il créa l'homme tout était dans la plus parfaite égalité et qu'ils sont sujets comme le plus commun des hommes quittèrent leur patrie Ceux qui restèrent cherchèrent tous les moyens de la perdre.*

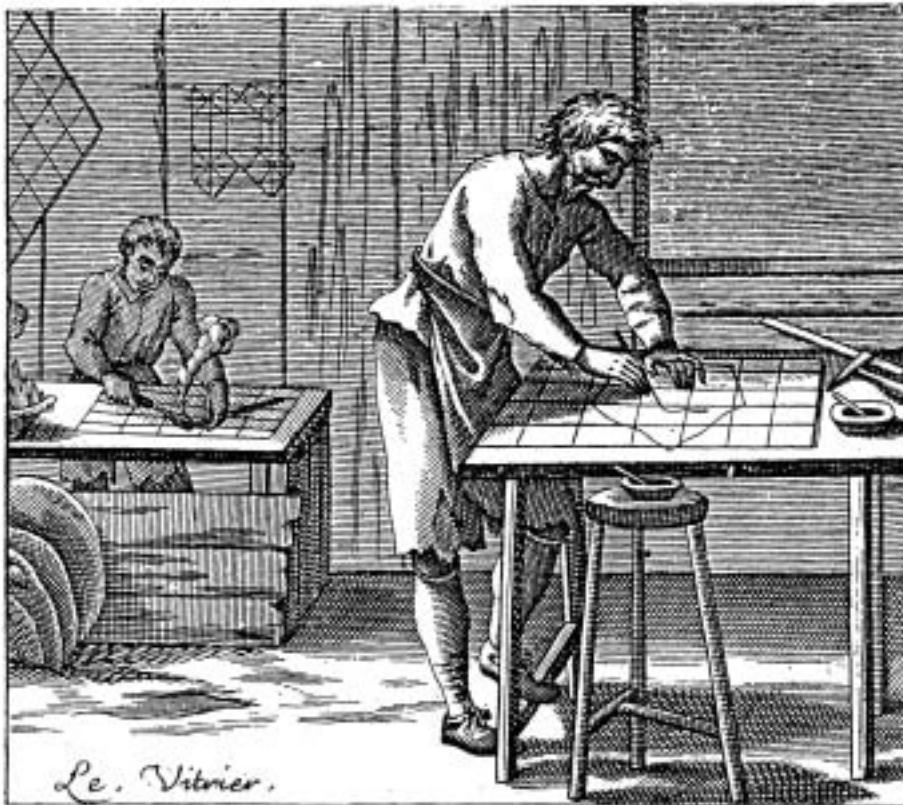
*Tout fut mis en avant Ils flattèrent l'ambitieux et tous les maux montèrent insensiblement à leur comble L'assassinat les noyades tout fut à l'ordre L'intrigant accapara les places L'homme de bien ne pouvait que gémir ou s'il parlait il était perdu La haine, les vengeances tout était permis et chacun n'osait ouvrir la bouche et même n'osait refuser les places qui lui étaient déléguées dans les assemblées où il était obligé de se présenter*

*Ce fut dans ce chaos des choses où l'on trahissait dessus les frontières et dans l'intérieur que je commençai après le dix août de paraître aux assemblées de ma section Et lorsqu'on obligea le peuple de Paris à monter la garde sans distinction [que] je vis que toutes les voix se réunissaient pour la place de capitaine [que] envers moi et je m'élevai contre et fus nommé lieutenant et le fus renommé trois fois différentes malgré la cabale d'un être inepte et sans moralité [...]*



*Pendant cet espace la terreur planait sur la France et particulièrement à Paris où tous étaient non seulement dans la plus grande pénurie mais aussi dans toutes les horreurs dans les assassinats Tout était dans le plus grand désordre Le français ne respirait que le sang Ils ressemblaient à ces cannibales et étaient de vrais anthropophages Le voisin dénonçait d'un sang-froid son voisin Les liens du sang étaient oubliés Je les ai vus ces jours d'horreur et j'ai vu [celui de voir] toutes les dénonciations que l'on venait faire à cet infâme comité révolutionnaire*

Le journal s'achève en 1802. Ménétra quitte la scène dix ans plus tard, le 13 mai 1812, âgé de 76 ans. Il meurt ruiné. Sa succession déclarée se monte à 20 F. Mais il laisse le « Journal » de sa vie, et c'est à partir de cette œuvre que nous allons mieux connaître l'homme et surtout le Compagnon vitrier du Devoir.



Vitrier, gravure de Lagniet, XVII<sup>e</sup> siècle.

*Le Vitrier.*

*Pauvre, homme, que, de, jour, malheureux, Vitrier,  
 hélas, Il faut, fourbir, pour, gagner, des, richesse,  
 mais, tout, le, monde, Volt, trop, clair, en, mon, mestier  
 & Je ne puis, Vser, de, ces, mores, fineses.*

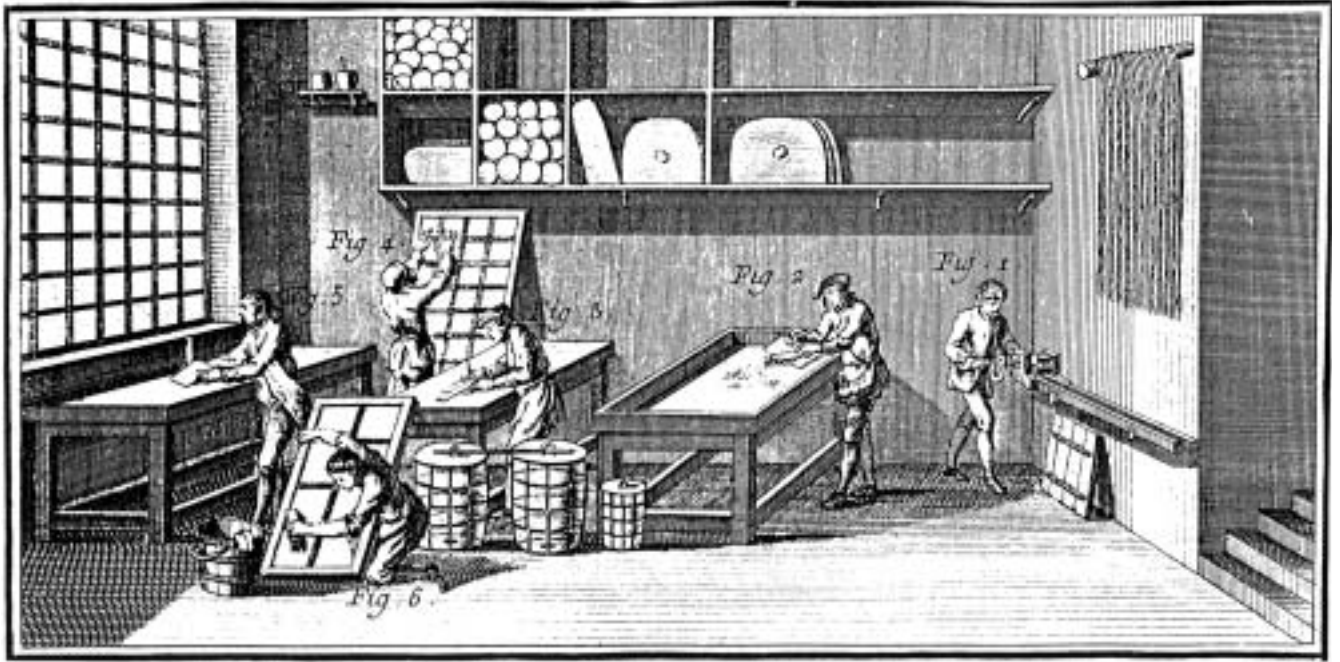
### ■ Le vitrier.

Le métier de vitrier, comme en témoigne le récit de Ménétra, repose sur la coupe du verre, sa peinture, son entourage en plomb et sa pose. Le vitrage des maisons, des châteaux, des églises constitue l'activité courante du vitrier. Mais il réalise aussi les lanternes des réverbères et toutes sortes d'objets décoratifs. Enfin, c'est aussi un peintre en bâtiment et un peintre décorateur.

Daniel Roche a bien montré l'importance de ce métier au temps de Ménétra :

*Vitrer regroupe [...] des tâches multiples qui correspondent à une division implicite, mais sans rigidité, du travail, chacun devant savoir tout faire. Travail banal : prendre les mesures, poser un carreau, coller du papier, barbouiller une cloison ou une vitre. Ménétra accomplit ces gestes sous le regard de Rousseau dans son garni de la rue Plâtrière ; d'innombrables petits clients, marchands, voisins, prostituées, cabaretiers, amis y font appel. Le vitrier est alors un bricoleur. C'est un professionnel plus qualifié quand il collabore dans le bâtiment avec les menuisiers, voire les architectes, plus encore quand il répare, entretient et complète les verres et les vitraux des abbayes, des couvents, des châteaux, des serres aristocratiques, des écuries du roi ou des galeries de Versailles. Le vitrier est aussi un fin spécialiste qui doit savoir colorer, bien mettre en plomb, dessiner les bordures, tailler adroitement la glace et le grand verre. C'est cette capacité technique qui le fait artiste, bien qu'il ne soit pas verrier, et qu'il revendique selon « l'ancienne méthode » contre « l'ouvrage à la mode ». L'art de la vitrerie exige promptitude et habileté, agilité pour vitrer les églises et les réfectoires monastiques, coup d'œil. Ménétra, sur le tour, prouve son tour de main. Il laisse derrière lui de multiples petits chefs-d'œuvre, un écritoire en verre, un coffret, les armes de l'évêque sur le vitrail de l'hôpital à Carpentras ; il est capable, à Montereau, au grand dam de son bourgeois, de monter quatre-vingts grands panneaux de verre en quinze jours ; les vitraux de la cathédrale d'Auch et leur pédagogie colorée et biblique l'enthousiasment.*

*C'est un fin connaisseur qui tient un livre d'esquisses, parcourt les boutiques à la recherche de recettes ingénieuses, prête son livre aux amis pour leur communiquer ses acquisitions, le perd et le regrette. On voit ici comment se constitue et se transmet l'amour et les façons de la belle ouvrage. On perçoit aussi comment, à sa manière, une profession modeste diffuse une culture matérielle plus moderne. Ménétra est l'héritier des artisans de Paris qui ont fait Versailles et collaborent au XVIII<sup>e</sup> siècle à d'innombrables programmes prestigieux ou ordinaires. Il répand dans les provinces méridionales des gestes techniques et des habitudes de vie. Curés de campagne, gentilshommes campagnards, abbayes magnifiques ou modestes couvents de nonnains servent de relais par leur chantier à l'expansion de la modernité du verre. Dans les campagnes et dans les villes, Ménétra diffuse les techniques et les usages de la nouvelle économie des fenêtres, où le verre plat permet le grand panneau, c'est-à-dire les dimensions que nous connaissons encore et tels que Félibien et Blondel après Savot en ont défini les principes, réitérés vers 1750 par l'Encyclopédie. Il n'est bon verre que de France, voire de Paris, il n'est bonne manière de vitrer que parisienne. Le mouvement de transformation des habitudes qui a changé la capitale dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle, les grandes villes – ainsi Lyon – au début du XVIII<sup>e</sup> siècle quand reculent les châssis de toiles et de papier huilé, quand s'éloigne l'usage des petits carreaux, atteint la province des villes moyennes et des villages par l'intermédiaire de boutiques importantes – voyez Toulouse – et par celui des compagnons parisiens. Bien sûr, il s'agit là d'une transformation technique lente ; au midi du XVIII<sup>e</sup> siècle, les mémoires d'entretiens des édifices lyonnais le prouvent, tous les procédés, toutes les formes et qualités de vitrage coexistent et tous les types de fermetures, mais les manières de vivre changent lentement ;*



*on s'habitue peu à peu à une meilleure protection contre le froid. Ménétra est l'un des acteurs de cette silencieuse révolution.*

La variété des travaux donnent lieu à des rencontres de toutes sortes, comme à Tours, sur le chantier de l'abbaye de Beaumont :

*Mon bourgeois travaillait pour l'abbaye de Beaumont-lès-Tours Travaillant dans le réfectoire avec un Lyonnais je m'écorchai la jambe en glissant d'une échelle que mon camarade avait laissé couler Comme il criait plus fort que moi l'abbesse qui est la tante du prince de Condé vint au bruit et moi de dire que ce n'était rien Comme l'échelle avait renversé mon camarade ce fut à lui que l'on portait secours Mais lorsque l'on vit que mes bas ruisselaient de sang l'abbesse me pensa elle-même et m'enjoignit de rester quinze jours à ne rien faire me donna douze francs et gronda fort le Lyonnais qui ne reparut plus*

*Quelque temps après étant avec un Rennais dans le jardin à barbouiller comme tous les jours nous nous mettions à chanter toutes ces nonnettes venaient [tous les jours] nous écouter lorsque tout à coup nous fûmes fort surpris de ce qu'on ne venait plus nous rendre visite lorsque le bourgeois arriva et nous fit voir une lettre conçue en ces termes « monsieur envoyez-nous deux autres compagnons surtout qu'ils aient de bonne culottes » Nous n'étions pas bien culottés et apparemment à la vérité [que] ces bonnes soeurs avaient aperçu ce qui leur avait été au cœur Le bourgeois s'en fut à la supérieure en lui faisant connaître qu'il ne pouvait point se procurer d'autres ouvriers que le plus court moyen était que si nous ne leur déplaisions point de nous donner de bonnes culottes Cela fut expédié l'on nous apporta chacun une culotte de peau toute neuve et les nonnettes revinrent nous voir comme à l'ordinaire*

Ménétra, Compagnon vitrier, est attaché au travail bien fait et déplore que le métier ne soit plus si bien exercé qu'autrefois. Dans une chanson écrite à son retour à Paris, il compare les méthodes de la province et celles de la capitale :

L'atelier du vitrier,  
gravure de l'*Encyclopédie*  
de Diderot et d'Alembert, XVIII<sup>e</sup> siècle.



*N'être fier glorieux ni méchant  
avec politesse traiter ses gens  
vivre avec eux mais toujours content  
C'était l'ancienne méthode  
à peine sortant d'être ébauché  
se faire passer maître vitrier  
fier comme les paons se distinguer  
Voilà les maîtres à la mode*

*Pour être apprenti vitrier  
cinq cent livres il fallait donner  
pendant cinq ou six ans dessiner  
c'était l'ancienne méthode  
à présent ne faut plus d'argent  
l'on sait tout faire au bout de deux ans  
savoir coller avec agrément  
on est ouvrier à la mode*

*Maître en plomb avec agrément  
bien faire mais [y] mettre le temps  
Souder rond des plus proprement  
C'était l'ancienne méthode  
Les soudures caillées pleines de « prisonniers »  
Le verre mal coupé et mal graissé  
le plomb chiffonné et mal soudé  
Voilà l'ouvrage à la mode*

*Rempli de Science pour le dessin  
pour l'architecture être des plus fins  
peindre ses verres avec un art divin  
C'était l'ancienne méthode  
À présent c'est un changement  
On reçoit maître un homme pour de l'argent  
Sans goût sans science ni sans talent  
Voilà les statuts à la mode*

*Pour nourriture toujours du bon  
les jours maigres manger du poisson  
Le maître avec les compagnons  
C'était l'ancienne méthode  
manger à part et pas confondus  
[S'] remplir le ventre comme des cochons  
donner leurs restes aux compagnons  
Voilà la nouvelle mode*

*Des lentilles des fèves ou des pois  
Sans sel sans beurre souvent tout froids  
des assiettes cassées des cuillères de bois  
Voilà l'ordinaire à la mode*



*Voulez vous savoir qui a fait la chanson  
C'est Artenem qui est son nom  
du temps qu'il était compagnon  
Selon l'ancienne méthode  
Ce moquant de tous ces espons  
qui font les fiers et les fanfarons  
qui ne savent magner que le chiffon  
Selon la Nouvelle mod*

### ■ Le Compagnon du Devoir.

Ménétra est profondément attaché à la société qui l'a reçu. Il y trouve à la fois embauche, hébergement, perfectionnement professionnel, assistance, fraternité, plaisirs partagés (vin, repas, filles), mais aussi engagement, rituel, Devoir.

Laissons lui la parole.

*À Tours, il est reçu Compagnon : Je descendis chez la mère des compagnons qui me reçurent très bien et me mirent dans une bonne boutique de la ville. Je fus reçu compagnon du Devoir et les Compagnons me firent en entier recopier le rôle ou ce que l'on nomme Maître Jacques ou bien le Devoir et je fus nommé Parisien le Bienvenue.*

Le Compagnonnage de cette époque, bien que suspect aux autorités et souvent interdit, s'extériorisait volontiers lors de fêtes publiques et toutes sortes de cérémonies. Ainsi, à Tours, avec ses camarades, il organise un office d'actions de grâce pour la santé du roi Louis XV, à l'abbaye de Beaumont :

*Les compagnons de toutes les vacations de la ville désirant faire dire un Te Deum pour la santé de sa Majesté et désirant avoir le sentiment de la princesse comme ils savaient qu'elle avait pour moi quelque affection ils me proposèrent de lui en faire la demande En me disant amicalement je le veux avec plaisir vous êtes Parisien mais je ne sais point votre nom de compagnon vous ne l'avez point mis dessus l'écrit que vous me présentez Je suis Madame nommé par les compagnons Parisien le Bienvenue Et bien répondit-elle bienvenu soit*

*Nous nous assemblâmes tous et nous trouvâmes 875 compagnons de toutes vacations Il nous en coûta [chacun] aux environs de douze sols et demi chacun Nous étions accompagnés de tambours et hautbois et nous fûmes tous en rang avec nos rubans dans les rues de la ville et de l'abbaye de Beaumont où l'abbesse dans ses habillements de princesse reçut sur un plat d'argent que je lui présentai le pain bénit et un petit compliment que l'on m'avait donné à ce sujet Elle remit quatre louis sur le plat en me disant je suis très satisfaite du pain bénit que je viens de recevoir et du compliment de mon petit vitrier*

Puis vient le moment de quitter la ville. C'est la « conduite », qui ne se fait pas dans la discrétion :

*Je partis de Tours [ou] les compagnons me firent la conduite avec des violons et des hautbois et après la conduite mes compagnons me ramenèrent dans la ville où ils ne voulurent point me quitter qu'ils m'eussent reçu compagnon fini*

À Lyon, il est élu « premier compagnon », c'est-à-dire président. C'est une lourde tâche. Il doit veiller au bon ordre de sa société :

*Tous les premiers dimanches du mois tous les compagnons étaient obligés d'aller à la messe tous ensemble et en rangs qu'ils faisaient dire et d'aller à l'offrande selon leur ancienneté commençant toujours par le premier compagnon*

*Dans une ville aussi grande j'étais presque tous les jours en affaire soit à l'arrivée ou au départ des compagnons soit des lettres qui viennent des villes du tour de France de rendre justice entre mes maîtres et les compagnons des difficultés qui peuvent s'élever Il vint à mourir un Bourguignon qui était à l'Hôtel-Dieu Nous le fûmes chercher et nous le fîmes enterrer à nos frais avec pompe et invitation des compagnons des autres vacations*

C'est à Lyon qu'il décide de célébrer en grande pompe la fête de saint Luc, patron des vitriers :

*Comme nous étions aux environs de la Saint-Luc fête des vitriers je leur dis Je désirerais mes camarades que nous fassions une fête superbe nous avons déjà dix-sept aspirants qui attendent ce jour pour être reçus nous ne savons pas combien les compagnons des villes voisines en amèneront Vous savez qu'il me revient trois livres pour chacun et trente sols aux deux autres premiers compagnons et bien nous en faisons le sacrifice Nous avons cent trente et quelque livres dans le coffre Il nous entrera deux fois davantage que chacun donne six francs Nous ferons chanter une grande messe en musique nous ferons faire un pain bénit supporté par quatre dauphins une renommée portant les armes des vitriers que le Rennais et moi se font fort d'exécuter sera portée sur un brancard par quatre apprentis Comme nous avons presque tous des habits gris blancs nous ferons tous uniforme Nous aurons tous des bas blancs nos cheveux frisés et attachés avec un ruban blanc chacun notre canne à la main avec un ruban bleu et vert des gants blancs et un bouquet Nous irons la veille fleurir les boutiques des maîtres qui ont des compagnons nous aurons des violons et des hautbois deux gardes de ville le jour avec quatre tambours et chacun nos livrées au côté Nous inviterons les deux premiers compagnons de chaque vacation nous donnerons un repas et un bal nous irons demander la permission Le deuxième jour chacun se retirera à volonté Tous mes camarades approuvèrent*

Mais le Compagnonnage est aussi un monde d'alliances et de divisions entre sociétés de métiers.

Ménétra entretient de bons rapports avec tous les Compagnons du Devoir. Il fraternise très vite avec eux lors de ses séjours dans toutes les villes ou en chemin : compagnons selliers, couteliers, ferblantiers, couvreurs, charpentiers, tailleurs de pierre, culottiers, menuisiers, tailleurs d'habits, chapeliers et surtout serruriers (il existe des relations étroites entre les vitriers et les serruriers et souvent ils « font mère » ensemble. Dans la pratique, les deux corps de métier sont liés).

Mais il y a aussi les ennemis du Devoir, avec lesquels les relations sont conflictuelles : les loups tailleurs de pierre, enfants de Salomon :

*Et nous arrivâmes à Pont-Saint-Esprit où travaillaient beaucoup de loups tailleurs de pierres qui nous cherchèrent une querelle d'Allemand Je leur répondis que s'ils étaient braves nous les attendions au bout de la ville à partie égale et la canne à la main et que celui qui la perdrait elle appartiendrait à celui qui l'aurait gagnée Ils acceptèrent notre défi Nous fûmes près de deux heures à attendre et ne vîmes venir personne car ils voulaient*



*nous prendre nos cannes (et) comme ils m'avaient vu armé ils n'avaient pas osé s'approcher car ils les prenaient aux compagnons passant lorsqu'ils se trouvaient les plus forts*

Les autres ennemis sont les Gavots, menuisiers et serruriers « non du Devoir ». À Béziers, il les rencontre avec l'un des leurs, qui avait changé de camp et s'était fait recevoir Compagnon du Devoir :

*Étant retourné à Narbonne j'y restai encore quelque temps et cédai ma place à un Rennais de mes amis qui en avait besoin Je partis avec un Saint-Germain qui avait été capitaine de gavots en Avignon et qui s'était fait recevoir compagnon menuisier du Devoir À trois quarts de lieue de Béziers je pouvais finir mes jours car il y avait huit forts gavots qui nous attendaient et qui étaient en embuscade Je les aperçus et dis au saint-Germain de faire bonne contenance Il voulait fuir j'armai mon pistolet car je le portais en route en bandoulière et caché dans les plis de mon habit Lorsqu'ils me virent armé et voulant sauter sur nous ils me dirent que ce n'était pas à moi qu'ils en voulaient mais bien à mon camarade Je dis au saint-Germain de tenir ferme et ils n'osèrent pas avancer Arriva du monde cela fit que nous n'eûmes que la peur mais ce que je venais de fuir me manqua perdre car le menuisier quand il fut entré dans la ville m'invita d'aller chez la mère des compagnons pour qu'on le vînt y chercher*

*Je demandai la mère des menuisiers et l'on me conduisit chez celle des gavots Lorsque j'entrai je vis le moment où j'allais recevoir la sérénade lorsque je vis que je m'étais trompé Les gavots étaient de retour et me demandèrent ce que je leur voulais et que si je voulais boire à leur santé [ou] qu'ils m'allaient faire sauter Je leur répondis ferme Ils voulaient m'insulter mais leur père arriva [et] qui leur remontra comme je leur*

Marques de passage de Compagnons vitriers du XVIII<sup>e</sup> siècle, relevées sur la cathédrale de Tours :

IACQUES GVIONNET COMPAGNION VITRIER DE DIGOIN SUR LOIRE et BOVRGVINIONS LE BONACORD 1755.

*disais très bien que chez notre mère il ne leur serait fait aucune insulte Ils me firent boire un coup et me dirent que j'étais un bon garçon Je retournai chez la mère où les compagnons s'assemblaient pour m'aller retirer de la main des gavots et nous fûmes chercher le Saint-Germain que nous portâmes en triomphe par la ville*

Pour affronter les ennemis du Devoir, il faut savoir se battre. Ménétra nous apprend que *Tous les Compagnons nous avons une passion démesurée pour apprendre l'espadon et savoir bien manier la canne. À tours j'avais reçu quelques leçons et nous faisons chez la mère assaut et je leurs démontrâmes et cela faisait boire, ce qui ne déplaisait nullement à la mère.*

Plus loin, Ménétra raconte une bataille homérique entre Compagnons du Devoir et Gavots, survenue près d'Angers. Il semble qu'il exagère quelque peu tant le nombre de combattants semble excessif...

Comme tout Compagnon du Devoir, Ménétra s'est rendu à la Sainte-Baume (c'est le plus ancien témoignage que nous ayons de cette pratique). Il va aussi admirer le pont du Gard où, écrit-il, *l'ignorance et la superstition font croire qu'il a été construit par des divinités infernales.*

Plus étonnante et inattendue, est la création par Ménétra d'une sorte de compagnonnage de fantaisie, ou plutôt de société bachique : les Compagnons de la Croûte, ce qui lui vaut quelques réprimandes de la part des Compagnons du Devoir :

*Comme j'avais remercié les compagnons la première fois et que cela était fini envers moi je m'amusais avec deux de mes pays dont l'un était tapissier et l'autre gibier c'est-à-dire maçon sculpteur et comme il n'y avait point de Devoir pour cet état j'en imaginai un à qui je donnai à ceux que je recevais le nom de compagnon de la croûte*

*Comme il m'en coûtait qu'une bouteille de vin pour la réception et que j'étais très connu cela faisait que de toutes les vacations ils voulaient être compagnon de la croûte Ce n'était qu'un simple badinage tout ne consistait qu'à boire et à manger la croûte et à rire et à s'amuser Pendant près de trois mois nous reçûmes des compagnons sans nombre et déjà par toute la France tout voulait être de la croûte*

*Il me vint une lettre qui avait fait son tour de France et signée de tous les premiers compagnons de toutes les vacations qui m'invitaient à ne plus faire le Devoir de la croûte et de ne recevoir personne attendu que les compagnons négligeaient le Devoir Je leur fis réponse conçue à peu près en ces termes À vous mes pays et tous honnêtes camarades L'idée de la société de la croûte n'est qu'un pur amusement et ne doit point empêcher un brave compagnon de faire son Devoir En voici les fondements J'ai remercié les compagnons de ma vacation et travaille à Pont-de-Veyle Vous savez la raison que j'ai été obligé de quitter Lyon pour l'honneur du Compagnonnage Je me trouve isolé J'ai deux pays avec moi qui de leur vacation n'ont point de Devoir (et) plusieurs jeunes hommes protestants de toutes vacations qui ne peuvent être d'aucun devoir à cause de leur religion (et) qui pourraient fréquenter les gavots les loups les renards les arpillants et tous ces êtres qui abhorrent le devoir Voici ce qu'il en est La réception de la croûte (ne) consiste dans aucun serment sinon de boire et casser une croûte et de payer deux ou trois bouteilles Voilà en quoi elle consiste Le secret est pur badinage Il consiste ainsi « Êtes-vous compagnon (de) la croûte » :*



*« oui prêts à boire et casser la croûte » Dites : « Le printemps amène les fleurs et le beau temps les couleurs » : Dites le fond du soutien de la croûte : « L'automne fait pousser le raisin et le beau temps le bon vin » et le tout pour la gloire de la croûte Ainsi mes pays vous pouvez en savoir la vérité par les compagnons qui sont de la croûte À l'égard de moi je retourne chez moi et je m'honorerai toujours d'avoir été compagnon du Devoir et il sera comme vous profondément gravé dans mon cœur et (je) suis mes pays et vous tous mes camarades Parisien le Bienvenue*

*Cette institution de la croûte avait fait un singulier effet Tous voulaient être de la croûte pour rire et s'amuser cela faisait que j'étais de toutes les fêtes et de toutes les parties dans cet endroit*

Enfin, sur le point de s'établir à Paris, il « remercie » sa société et nous apprend que *c'est à Châteaueux que je fis pour la dernière fois le Devoir.*

### ■ L'aventurier et le libertin.

À chaque page du Journal, Ménétra rapporte des aventures pittoresques. Le tour de France est ainsi un champ d'expériences humaines d'une incroyable richesse, où l'individu côtoie sans cesse le danger et la mort, les bons et les mauvais maîtres, les compagnons fidèles et les traîtres, les grands seigneurs et les domestiques, les prêtres et les abbesses.

Étape enrichissante dans une vie, pleine de joies, de plaisirs mais aussi de violence. Robert Darnton, dans la préface du livre, nous le rappelle :

*Ménétra vit dans un monde tellement saturé de violence et de mort qu'on a peine à l'imaginer. Le métro new-yorkais ou les voies rapides de Los Angeles sont parfois le théâtre de scènes brutales, mais combien d'entre nous sont quotidiennement confrontés à des corps sans vie ? Ménétra, lui, se heurte sans cesse à des cadavres, repêchés de la seine, pendus à des gibets, et convoyés dans les rues après des échauffourées, ou à l'occasion de funérailles. Un matin, alors qu'il se réveille dans une auberge fréquentée par son compagnonnage, il s'aperçoit que son compagnon de chambre est mort. Dans une autre auberge, quand l'un de ses amis se lève pour aller uriner, il trébuche sur un corps qui a été caché sous le lit avant leur arrivée.*

*Ménétra débute l'histoire de sa vie en notant incidemment que deux de ses enfants sont morts jeunes – une expérience banale, si l'on en croit les spécialistes de démographie historique. Il poursuit en racontant toute sorte d'incidents violents. En jouant avec des pétards, un de ses amis a le nez emporté. Deux autres sont aveuglés en manipulant de la poudre. L'un de ses cousins tue accidentellement la fille de cuisine de la maison en jouant avec des pistolets. Un de ses compagnons de travail, abruti par l'alcool, s'endort sur le Pont-Neuf et se tue en tombant dans la Seine. Un autre compagnon de beuverie meurt après avoir vidé une bouteille de poison qu'il a pris pour du cognac. Dans la maison où il habite, une femme se dispute avec son mari, saute par la fenêtre, et s'empale sur l'enseigne de fer forgé de l'atelier du rez-de-chaussée. Le décompte des corps dans le Journal, est presque aussi impressionnant que celui des aventures amoureuses.*

Laissons à nouveau parler Ménétra.

Ménétra devient sage-femme :

*Comme j'avais laissé un assez bon sac je me débarrassai de ce qui ne m'était pas nécessaire et je partis pour aller à Narbonne [ou] entre*

*Carcassonne et Narbonne j'étais accompagné d'un grand Allemand compagnon culottier qui m'avait fait une culotte de peau toute festonnée et à fleurs Lorsque sous un olivier j'entends une femme qui fait des cris et qui nous appelait L'Allemand voulait et me disait de passer outre mais moi qui voulais voir tout ce qui est bonne rencontre Nous fûmes donc voir ce qu'il en était Que vîmes-[nous] Une femme qui venait d'accoucher Elle nous remit sa bourse en nous disant qu'elle allait périr que nous ayons soin de son enfant L'Allemand avait une gourde pleine de vin nous lui en fîmes prendre plusieurs fois et je mis l'enfant dans une de mes chemises car elle n'avait aucun paquet le sien étant dans le coche Elle était descendue pour quelques besoins et le coche allait toujours son train*

*Comme nous ne voyons aucun village devant nous ni le coche nous résolûmes de la conduire au bourg où nous avions dîné (et) où l'on eut soin d'elle Je portais l'enfant et l'Allemand qui était extrêmement fort le supportait le long du chemin L'enfant fut baptisé le soir même l'Allemand fut le parrain J'ai appris par elle-même lorsqu'elle passa à Narbonne que son enfant se portait bien et qu'elle allait rejoindre son mari qui était sergent dans le régiment de Flandres*

Ménétra guérit grâce à une poudre secrète :

*Je fis rencontre d'un homme avec qui je fis route jusqu'à près de Montauban En causant le long de la route (il) me dit qu'il savait guérir la fièvre moi aussitôt de le vouloir savoir Il fallut que je le fasse bien boire et il me dit son secret et même me donna de la poudre*

*Après l'avoir quitté je passai à un endroit qui se nomme la pointe de Moissac Comme il faisait mauvais temps je marchai dans une auberge où j'aperçus près de feu la fille de la maison qui se plaignait qu'elle avait les fièvres moi de lui offrir de la guérir Le père et la mère en furent enchantés Je lui en fis prendre dans du vin et lui en donnai une autre dose (pour) lorsque la fièvre viendrait à la reprendre Mais les personnes ne voulurent point que je m'en aille Le lendemain ma poudre fit son effet et les gens de l'endroit et des environs venaient et (je) les guérissais Comme je ne vendais pas ma poudre je restai dans ce charmant endroit quatre à cinq jours à m'amuser sans qu'ils voulussent qu'il m'en coûte rien*

Ménétra échappe au tremblement de terre de Bordeaux, le 10 août 1759 :

*Je restai à Bordeaux aux environs de trois mois où arriva un tremblement de terre Il était environ de dix heures du soir qu'une secousse me poussa tout à coup sur mon bourgeois et une autre secousse qui fit retomber sur moi C'était un bruit épouvantable tout le monde criait tout se brisait Le père et la mère étaient au lit et appelaient à toute force leurs fils il s'appelaient Bordas Lorsque nous montâmes non sans crainte que la maison ne vienne à tomber malgré la frayeur je ne pus m'empêcher de m'éclater de rire de voir l'homme et la femme dans la ruelle du lit par terre et tout nus La femme par-dessus et montrant un maître fessier car ils étaient tous deux très puissants Nous les relevâmes et fûmes courir toute la nuit les champs l'on ne voyait qu'hommes et femmes avec des draps sur le corps qui représentaient ces tableaux où l'on voit le jugement dernier La frayeur avec*



*le jour se dissipa et cela donna aux prêtres bien des sottises à entendre car il y a aussi bien des idiots (ici) que dans tous les autres pays*

Ménétra rencontre la sœur du brigand Mandrin à Bourg en Bresse :

*Les compagnons de Bourg-en-Bresse nous invitèrent d'aller faire les jours gras avec eux Nous partîmes le samedi et dans notre route comme nous étions à manger une tête de veau à un endroit nommé la Maison Neuve nous vîmes passer la sœur de Mandrin à cheval accompagnée au moins de cent vingt hommes armés jusqu'aux dents étant tous assis à califourchon sur des sacs et ayant un nommé Broc [qui était] à leur tête qui nous demanda qui nous étions nous étant mis à la croisée pour la voir passer Nous lui dîmes que nous étions compagnons du Devoir Il nous salua en nous disant tope là ! Nous lui dîmes que nous allions boire à sa santé il dit qu'il allait monter et trinquer avec nous Ce qu'il fit de la meilleure façon du monde en nous promettant bien de venger la mort de son ami Mais dans le pays il n'était pas regardé d'un si bon œil que l'avait été Mandrin*

Ménétra échappe à un orage à la sortie d'Avignon :

*Nous partîmes les Compagnons nous firent la conduite Comme mon pays était généreux et qu'il le pouvait à tous égards il donna à goûter chez la mère de conduite à une vingtaine de compagnons de sa vacation et (nous) y couchâmes Le lendemain nous nous mîmes en route pour passer par Orange Le temps était beau Tout à coup arrive un orage des plus forts que j'ai jamais vu le tonnerre gronde la pluie tombe en abondance je me mets sous un olivier j'appelle mon pays qui était sous un autre arbre il hésite à la fin il vient À l'instant le ciel s'entrouvre la foudre se fait entendre et tombe et met en cendre l'arbre de que mon pays venait de quitter Nous tombons par terre La première chose que je fais est de remercier l'Éternel de nous avoir conservé et nous adorons la Providence qui vient enfin de nous préserver L'orage passé nous allons examiner (l'arbre) il est consumé jusqu'à la souche Nous (nous) arrêtons au premier endroit nous (nous) remettons de la peur que nous avons eue et nous poursuivons en voulant aller voir la fontaine de Vaucluse*

Mais Ménétra, c'est aussi un coureur de jupons insatiable. La femme est un « gibier » et ses aventures sont innombrables, ce qui lui vaut d'ailleurs quelques « picotes » et « chaudes-pisses ».

À Lyon, pour ne citer qu'un épisode parmi d'autres, il est l'acteur d'une véritable scène de boulevard :

*Un soir me promenant sur la place Bellecour je cherchais bonne fortune je rencontrai une femme d'un certain âge mais très fraîche Je lui demandai si elle désirait que je l'accompagne jusque chez elle Elle accepta ma proposition mais j'étais obligé de parler haut Je m'aperçus qu'elle était sourde Lorsque je fus à sa porte elle me fit ses adieux et me dit que si je désirais passer quelqu'instant que je vins le lendemain à huit heures précises qu'elle serait seule que pour l'instant son mari était à la maison Elle avait aperçu de la lumière dans leur chambre Le lendemain je ne manquai pas Je la trouve seule mais elle faisait la prude et voulait filer le parfait amour je brusquai tout et comme il fallait pour se faire entendre élever la voix et la prendre d'assaut j'éteignis la lumière et bien m'en prit*



*Étants à peu près contents l'un de l'autre [et que] j'allais recommencer  
une troisième pause lorsque j'entends frapper C'est le mari Je me remets elle  
ouvre Je suis derrière la porte heureuse invention elle tient le chandelier à la  
main en disant qu'il descende chercher de la lumière Je lui serre la main je  
monte un étage plus haut je descends je ne peux trouver le secret de la  
porte je peste je me désespère Enfin je frappe à la porte Quel plaisir c'est  
ma sourde qui descend et me met dehors*

Ménétra est l'auteur de poésies gaillardes dont voici quelques  
exemples. Que les chastes oreilles se ferment durant quelques instants :

*Une jeune nonette dans un tendre délire  
s'amusait et se donnait du plaisir  
Quand Jacques le Vitrier vint à passer  
de chez sœur Agnès le trou venait de boucher  
en bon luron s'aperçut de la façon  
l'empoigna et perdit sa composition  
Je crois que le grivois était en bonne fortune  
mettons fin à cette charmante aventure  
Lorsque la bonne sœur Cécile vint à passer  
S'écria de tous ce qui était tombé  
Ah ma mère ne faut pas vous facher  
C'est vraiment la colle du vitrier*

Autre poème :

*Un charpentier travaillant à tout rompre  
Vit passer une jeune fille belle et blonde  
A dit il pour vous la belle j'ai une cheville  
qui fait lever jupe et mandille  
La belle le prit au mot  
Jamais ne put le grand sot  
n'étant point sûr de sa cheville  
Se mit à tatonner la jeune fille  
En le poussant elle lui dit tu ne sais pas ton métier  
Apprends que pour bien foutre il faut bander*

Un troisième :

*Un vieux chanoine se faisait branler le vit  
par sa chambrière fille de bon appétit  
Lasse enfin de le remuer et de le chatouiller  
car assurément elle était exténuée  
Lui dit en perdant patience  
Lui tenant toujours son manche  
Chantez Monsieur Magnificat le cantique céleste  
Quand on le chante tout le monde se lève*



### ■ Ménétra, penseur des Lumières.

Présenter en une heure un homme comme Ménétra est une gageure. Il faudrait aussi évoquer son sentiment religieux, ses interrogations sur la destinée de l'homme, le regard qu'il porte sur l'église de son temps et sur les religions en général, qu'il qualifie d'impostures tout en étant très tolérant. C'est un théiste convaincu. Sous la Révolution, il adhèrera à la Théophilanthropie.

Pour conclure, laissons le se présenter lui-même, à travers un poème écrit le 29 juin 1779.

*Mon humeur et ma façon de penser en vers burlesques.  
Je suis habitant de Paris  
je ne suis point né à la campagne  
dans un faubourg j'ai un réduit  
et je vis avec une aimable compagne  
je suis dans le plus beau de mon âge  
je ne suis point tout à fait décrépité  
je bois le jour et fais l'amour la nuit  
je ne suis point fou mais je ne suis point sage*

*J'aime ma santé et je sais me ménager  
je jouis de toute à mon aise  
je ne suis point de ces gloutons affamés  
j'aime ce qui est bon et bien apprêté  
j'aime à boire et non par profusion  
j'aime le Champagne et le Macon  
je n'aime point à boire seul je ne puis  
j'aime à m'amuser en compagnie*

*Je n'aime point les mauvais propos  
je n'aime point les cérémonies  
je jouis de tout à ma fantaisie  
j'aime trop bien mon repas*

*Je ne suis point [joueur] d'extraction  
je m'amuse et il me flatte  
je n'ai pour le jeu aucune passion  
je joue de tout et je les regarde*

*je tiens souvent quelques propos joyeux  
je crois que le vin et l'amour me les inspire  
j'ai des traits quelquefois ingénieux  
je m'amuse et je cherche à m'instruire*

*Je ne suis point de la taille des grands  
je ne suis point de la moindre  
je suis de ces êtres bienfaisants  
je ne suis nullement à craindre*

*J'aime et j'estime beaucoup mes amis  
je crois qu'un ami est rare comme un phénix  
Jean Jacques me l'a souvente fois dit  
je les crois très rares en ces temps cy*

*Je suis vif et un peu emporté  
je ne garde sur mon cœur aucun venin  
je cherche encore moins à me facher  
j'oublie tout du jour au lendemain*

*J'aime mon affection mes enfants  
j'aime mon épouse de même  
j'aime les petits et les grands  
j'aime l'homme bienfaisant et qui aime*

*J'aime la campagne elle m'enchanté et me plaît  
j'en fais tous mes délices  
j'aime à jardiner et c'est pour moi  
je crois le plus bel art que je chérisse*

*Je n'aime point jurer  
je n'aime encore moins à l'entendre  
j'ai fait quelquefois des serments  
j'y ai été forcé formellement*

*J'aime les Religions et je [les] respecte toutes  
j'ai beau réfléchir je suis en doute  
je crois que nous autres [sommes] mortels  
je pense et je crois que c'est d'adorer l'éternel*